



HAL
open science

L'archéologie en Chine : histoire, fonctionnement et perspectives

Pauline Sebillaud

► **To cite this version:**

Pauline Sebillaud. L'archéologie en Chine : histoire, fonctionnement et perspectives. *Archéologia*, 2021, 602, pp.30-43. hal-03413724

HAL Id: hal-03413724

<https://hal.science/hal-03413724v1>

Submitted on 11 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SEBILLAUD, P. 2021. L'archéologie en Chine : histoire, fonctionnement et perspectives.
Archéologia 602: 30–43.

L'archéologie en Chine : histoire, fonctionnement et perspectives

Pauline Sebillaud, CNRS CRCAO, UMR 8155

La Chine d'aujourd'hui couvre une surface deux fois plus grande que l'Union européenne et abrite trois fois la population de cette dernière. Densément peuplé, ce pays est donc, surtout dans son tiers oriental, un immense chantier de villes en expansion. La tension entre l'importance des découvertes archéologiques pour le tourisme et pour ancrer le discours officiel d'une Chine plurimillénaire d'une part, et le développement économique au sein d'une immense diversité géographique et culturelle d'autre part, fait de l'archéologie une discipline-clé au sein de ce pays.

1. Histoire de l'archéologie chinoise



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Chimère, Danyang, allée funéraire de l'empereur Wudi des Qi du Nord (mort en 493). Prospection de Victor Segalen en 1917 : © Gallica, BNF

Si la passion pour l'Antiquité et ses trésors est bien attestée chez les lettrés depuis la dynastie Song (960-1279), l'archéologie comme science de terrain est née en Chine au tournant du XX^e siècle. Le pays fête ainsi cette année le centenaire de la première fouille. L'histoire de cette discipline suit les grands événements du siècle dernier. Le fonctionnement

des institutions produit, lui, une grande richesse de publications tandis que la multiplication des fouilles dégage de nouvelles problématiques.

1.1 1895-1949 : premières découvertes

Les premières découvertes sont le fait d'aventuriers et de chercheurs étrangers, à l'image de Sven Hedin (1865-1952) et d'Aurel Stein (1862-1943), qui mènent leurs expéditions dans la province du Xinjiang. Vers 1900, une grotte contenant plus de 50 000 manuscrits médiévaux est ainsi découverte à Dunhuang ; Stein s'y rend en 1907, suivi par Paul Pelliot (1878- 19 45) en 1908. Édouard Chavannes (1865-1918) entreprend la même année un inventaire des monuments funéraires et bouddhiques. En 1914, Victor Segalen (1878-1919) continue cette prospection à travers la Chine du Nord, le Sichuan et la région de Nankin, découvrant des témoignages de la statuaire Han (206 avant notre ère-220 de notre ère). Créée en 1916, l'équipe internationale du Geological Survey of China (GSC) est à l'origine des premières fouilles scientifiques. Le Suédois Johann G. Anderson (1874-1960) obtient en 1921 la première autorisation de fouille pour le site néolithique de Yangshao. La même année, il fouille, avec le Canadien Davidson Black (1884-1934), la grotte de Shaguotun à Jinxi, au Liaoning, découvrant du mobilier néolithique de la culture de Hongshan (4500-3000 avant notre ère). En 1926, le gouvernement impose que toutes les fouilles soient faites en collaboration avec des chercheurs chinois.

À la suite de l'invasion du nord-est de la Chine par le Japon en 1931, les occupants y font des fouilles exceptionnelles, comme celles du site de Hongshan à Chifeng ou des mausolées des empereurs Liao. De 1929 à 1937, Pei Wenzhong (1904-1982) et Yang Zhongjian (1897-1979), assistés par Black et Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), travaillent à Zhoukoudian, près de Pékin, et révèlent le site de l'*Homo erectus pekinensis*. Depuis la fin du XIX. siècle, près d'Anyang au Henan, les paysans déterraient des « os de dragons » utilisés dans la pharmacopée chinoise. Wang Yiyong (1845-1900) reconnaît l'importance des inscriptions figurant sur ces objets et commence à les collectionner. En 1917, Wang Guowei (1877-1927) établit le lien entre ces *jiaguwen** et la liste des souverains Shang du *Shiji**. L'Academia Sinica et son Institut d'histoire et de philologie sont ainsi créés en 1928. Entre 1928 et 1937, 15 campagnes de fouilles, dirigées par Dong Zuobin (1895-1963), Li Ji (1896-1979) et Liang Siyong (1904-1954), se succédèrent à Anyang sur le site de Yinxu, découvrant des milliers de nouvelles inscriptions, des palais et les tombes monumentales des souverains Shang. Sur ce chantier se forme la première génération d'archéologues chinois.

En 1929, une loi pour la protection des antiquités limite les pillages et les ventes d'objets vers l'étranger. Spécialisés dans les périodes les plus anciennes, les chercheurs du GSC explorent toutes les régions. À une époque où la Chine est à la recherche de son identité, l'archéologie est perçue comme un moyen de confirmer la véracité des textes historiques. Cette étape essentielle est franchie à Yinxu, où les travaux sont menés par des chercheurs chinois. En 1937, l'avancée de l'armée japonaise marque l'arrêt des fouilles. À la différence de ce qu'il s'est passé en Égypte ou au Proche- Orient, l'archéologie chinoise a très tôt pris son indépendance, laissant peu de place au développement d'une archéologie de terrain menée par des étrangers sur son territoire.



Vase à boire *gu* en ivoire de la tombe de Fu Hao. Musée de Yinxu. © P. Sebillaud

1.2 1949-1980 : Chine nouvelle et construction institutionnelle

Entre 1949 et 1980, l'influence du marxisme imprègne profondément toutes les sciences humaines. Même si, dans les publications, cela est souvent resté limité à quelques citations en introduction et en conclusion, les archéologues doivent chercher le prolétariat, les systèmes matriarcaux et critiquer « l'ancien monde ». L'archéologie maoïste suit le modèle évolutionniste unilinéaire de l'histoire des sociétés proposé par Lewis H. Morgan en 1877 et développé par Engels et Marx : bandes primitives (Paléolithique), clans matriarcaux puis patriarcaux (Néolithique), sociétés esclavagistes (âge du Bronze), féodales (âge du Fer), puis capitalistes, et, inéluctablement, socialistes. Il faut ainsi prouver que la Chine ancienne suit ce schéma.

Après le départ pour Taïwan d'une partie des chercheurs et des collections de l'Academia Sinica, la toute nouvelle RPC crée son Académie des sciences en 1950, munie d'un Institut d'archéologie (IA), rattaché à l'Académie des sciences sociales (CASS) en 1977. Cette année est aussi celle de l'interdiction des coopérations internationales. La discipline est alors dominée par les figures de Guo Moruo (1892-1978), directeur de l'Académie des sciences jusqu'en 1978, et de Xia Nai (1910-1985), directeur de l'IA de 1962 à 1982. Ils établissent le premier enseignement d'archéologie à l'université de Pékin.

Les fouilles de Yinxu reprennent, sans être totalement interrompues par la Révolution culturelle, utilisées pour la propagande officielle. En 1976, l'équipe de Zheng Zhenxiang met au jour une sépulture exceptionnelle contenant, entre autres, 6 chiens et 16 humains sacrifiés, 755 jades, 468 objets en bronze et 6 900 coquillages ! Sa propriétaire était Fu Hao, une des épouses du roi Wu Ding (règne 1250-1192 avant notre ère), qui participa à des batailles et accomplit des sacrifices, morte autour de 1200 avant notre ère. Mais la recherche consacrée à la vérification des textes historiques portant sur les Trois dynasties* n'en était qu'à ses débuts. Le site d'Erlitou, considéré comme la capitale de la première dynastie (les Xia), est fouillé depuis 1958.

Pendant la Révolution culturelle, archéologues et universitaires sont envoyés à la campagne ou à l'usine. Cette période est marquée par de nombreuses destructions et par l'interruption des publications archéologiques entre 1966 et 1972. Mais les découvertes, souvent fortuites, s'accumulent et sont présentées dans des expositions à l'étranger dès 1973.

En 1968, des tombes de la famille impériale Han non pillées sont découvertes à Mancheng au Hebei, les défunts recouverts de « linceuls de jade ». Entre 1972 et 1974, à Mawangdui au Hunan, on met au jour les trois tombes du marquis de Dai, Li Cang (mort en 186 avant notre ère), de sa femme et de leur fils. La tombe de la marquise Xin Zhui livre plus de 1 000 objets, dont une bannière en soie décrivant son voyage vers l'au-delà, et la tombe du fils toute une bibliothèque. En 1974, on découvre la première fosse des guerriers du mausolée du premier empereur, Qin Shihuang (259-210 avant notre ère). Découverte en 1977 à Leigudun au Hubei, la tombe du marquis Yi de Zeng, datée d'après 433 avant notre ère, est la plus ancienne sépulture utilisant une division de l'espace imitant le monde des vivants. Elle révèle l'existence d'une entité politique (Zeng) non mentionnée dans les textes transmis. La quantité et la qualité des objets, le nombre d'archéologues spécialisés et l'apport des inscriptions font des Trois Dynasties* la période reine de l'archéologie chinoise.

1.3 1980-2000 : développements régionaux et théorie des aires culturelles

Dans les années 1980, Su Bingqi (1909-1997) domine la discipline. S'éloignant du modèle centraliste, sa théorie des « filiations régionales de phases culturelles » distingue six foyers de civilisations aux trajectoires multiples. En 1986, K. C. Chang (1931-2001) propose le modèle des « sphères d'interactions » pour décrire les relations entre les cultures de la fin du Néolithique. Si, depuis les années 1950, les fouilles étaient principalement entreprises par des institutions pékinoises, les équipes archéologiques se séparent progressivement des musées durant les années 1980 ; en 1990, chaque province dispose de son institut archéologique (sauf le Tibet). Des vestiges sont alors mis au jour dans les régions périphériques. En 1979 et en 1983, les fouilles de Dongshanzui et Niuheiliang au Liaoning révèlent la monumentalité des structures religieuses de la culture de Hongshan. En 1986, la découverte des fosses sacrificielles de Sanxingdui au Sichuan produit une onde de choc : une entité possède un niveau technique et des croyances aussi complexes que ceux des Shang. Après l'ère maoïste et son obsession d'un pouvoir centralisé, on observe une augmentation de l'autorité des provinces sous l'ère Deng Xiaoping, pendant laquelle des modèles régionalistes se développent. Les coopérations internationales sont autorisées en 1991.



Tête en bronze issue des fosses sacrificielles de Sanxingdui. Musée de Sanxingdui. © Liu Xiaoxi

1.4 Années 2000 : lancement de la civilisation chinoise sur la scène internationale

L'orientation historiographique de l'archéologie chinoise, basée sur la notion d'une continuité culturelle, ethnique et historique, s'accorde bien avec les schémas néo-évolutionnistes et, depuis les années 2000, le but de l'archéologie est d'étudier la « naissance de la civilisation chinoise » : tous les programmes doivent justifier y contribuer. Le « projet de datation des Trois Dynasties » au début des années 2000, suivi par le « projet de recherche de l'origine de la civilisation », ont rassemblé les plus gros financements et les plus grandes équipes. L'épigraphie n'est pas en reste, avec le « projet des caractères chinois » regroupant quasiment tous les paléographes du pays. La question de la « naissance de la civilisation chinoise » est pourtant moins une question archéologique que politique. Wang Wei (1954-) fut directeur de l'IA de 2006 à 2017, puis remplacé par Chen Xingcan (1964-). Dans les années 2000, l'argent est roi et les sommes consacrées à l'archéologie décuplent. On assiste à une multiplication des institutions et des équipements, en témoignent par exemple la création du centre d'archéologie sous-marine de l'IA ou du premier laboratoire d'ADN ancien à l'université du Jilin.

Le monde académique chinois s'internationalise rapidement. En 2013, Wang Wei et Chen Xingcan créent le Forum archéologique de Shanghai pour promouvoir les échanges entre chercheurs du monde entier. Depuis 2018, la Chine se place au premier rang mondial des publications scientifiques, et les évaluations des chercheurs et des institutions sont quantitatives, facilitées par des outils performants, comme la *China National Knowledge Infrastructure* (<https://www.cnki.net/>).

L'ouverture de l'archéologie chinoise à l'international se manifeste par la multiplication de grandes expositions. Le public français a pu admirer ces trésors archéologiques au cours de manifestations, comme *Chine antique, Voyage de l'âme* (1992), *Chine, l'énigme de l'homme de bronze* (2003) et *Les soldats de l'éternité* (2008).



Fouille sur le cimetière de Pianliancheng. © X. Peixoto, P. Sebillaud, MAFNEC



Décapage sur le site de Changshan. © P. Sebillaud, MAFNEC

1.5 Différentes formes de coopérations internationales

Sur le terrain chinois, les coopérations internationales restent exceptionnelles. Toutefois trois projets ont été financés par le MAE. Le premier, dirigé par Corinne Debaine-Francfort (CNRS) et Abdouressul Idriss, a exploré l'ancien cours de la Keriya au Xinjiang. Les oasis de Karadong (III^e-IV^e siècle), avec ses vestiges bouddhiques très anciens, et de Djoumboulak Koum (I^{er} millénaire avant notre ère), ont livré quantité d'informations. En 2012, la découverte du cimetière nord (1900-1500 avant notre ère) a révélé un ensemble de matériaux organiques qui laisse imaginer la complexité des techniques et de la richesse symbolique des populations de l'âge du Bronze.

La coopération entre Éric Boëda (université Paris X) et Hou Yamei pour la fouille de la grotte de Longgupo (2003-2006) à Chongqing (2,48 et 2,35 Ma) a dissipé les polémiques sur l'ancienneté du site et ses implications sur la diffusion des populations hors d'Afrique. Le site a livré les vestiges de l'une des plus anciennes occupations humaines en Asie orientale et a fait reculer la date des premières diffusions de populations à partir de l'Afrique vers 2,5-2,6 Ma.

La coopération entre Alain Thote (EPHE) et Yang Baocheng (1999-2005) a mis en lumière la quantité d'informations supplémentaires apportées par des changements méthodologiques : fouille en aire ouverte, enregistrement par unité stratigraphique (US), prise en compte de tous les tessons, etc., pour l'archéologie du paysage et de l'habitat. Le site de Gongying au Henan (période de Erlitou à Han) a livré une occupation dense et une zone artisanale.

Un dernier projet, mené par Pauline Sebillaud (CNRS) et Jing Zhongwei (2017-2020), a exploré les relations entre les hommes et leur environnement sur la longue durée dans le nord-est. Les fouilles des sites de Changshan, Dajinshan et Pianliancheng ont permis de mettre en évidence des économies fondées sur la pêche, la chasse et la cueillette du Néolithique au Moyen Âge. Les coopérations avec d'autres pays sont en majorité limitées à des prospections, des analyses ou des restaurations. Les prospections systématiques régionales de l'équipe de Robert Drennan (université de Pittsburg) ont radicalement changé la connaissance des systèmes d'habitat dans le nord-est.

L'archéologie chinoise à l'étranger se développe rapidement grâce à d'importants financements. Des équipes de l'IA sont à la tête de 36 projets dans 21 pays sur presque tous

les continents. Développés après le lancement des « nouvelles routes de la soie » en 2013, ils mettent l'accent sur la prééminence culturelle de la Chine et placent l'archéologie chinoise à la pointe de la discipline au niveau mondial.

L'archéologie chinoise est aujourd'hui la mieux financée du monde. Ses découvertes sont spectaculaires. Si elle est fortement médiatisée à l'intérieur du pays, elle n'est finalement que peu couverte par les médias internationaux. Dans un récent article pour le *Washington Post*, Rowan Flad montre que cela est dû au fait que les civilisations méditerranéennes font toujours partie d'un imaginaire romantique de l'Occident à travers son passé colonialiste. Il va cependant maintenant falloir compter avec l'archéologie chinoise comme acteur majeur de la scène internationale.

2. Fonctionnement de l'archéologie chinoise

Comment fonctionne l'archéologie en Chine ? Sur quel modèle s'organise-t-elle ? Quelles sont ses forces et ses faiblesses ? Voici quelques éléments de réponses.



Fouille en carré. © P. Sebillaud

2.1 Un pays, trois systèmes

Les institutions archéologiques sont organisées selon trois « systèmes ». Le système culturel, dépendant du bureau national de la Culture, comprend les instituts provinciaux (IP), municipaux (IM), et les musées ; le système académique, dépendant du ministère de l'Éducation, regroupe les universités ; enfin, l'Institut d'archéologie de la CASS (Académie des sciences sociales) constitue un système à part. Sur le terrain, les archéologues manquent et il existe des disparités entre les systèmes et les régions. Les universitaires ne fouillent théoriquement que lors des chantiers-écoles. À la CASS, 18 personnes ont en charge 15 laboratoires. Les deux plus grands IP (Shaanxi et Henan) emploient respectivement 131 et 117 personnes, les autres emploient de 7 (Hainan) à une centaine de personnes. Au total, en 2019, les institutions culturelles provinciales et nationales employaient environ 2 100 CDI dans un pays grand comme 17 fois la France. Ces chiffres comprennent les archéologues de terrain, les spécialistes, mais aussi le personnel de sécurité et administratif. Le déséquilibre entre l'est et l'ouest du pays est net : les 235 employés des six IP du Xinjiang, de la Mongolie intérieure, du Qinghai, du Tibet, du Yunnan et du Guizhou sont responsables de 56 % du

territoire. Les institutions municipales et des districts sont responsables de la protection du patrimoine, mais ne disposent pas de personnel spécialisé. Les CDD se multiplient et de nombreux chantiers se déroulent avec un seul archéologue. Les salaires des institutions publiques sont très inférieurs à ceux des établissements universitaires et privés. Cette situation n'attire pas les jeunes diplômés. Tout cela a entraîné l'émergence d'entreprises privées (un quatrième système ?) auxquelles on délègue les carottages, puis la topographie, la photo, le dessin, etc.

2.2 Que fouiller et comment ?

Trois campagnes de prospection nationales (1956, 1981, 2007-2011) à la charge des districts ont rythmé l'inventaire des sites. Seuls ceux qui ont été répertoriés font l'objet de mesures de protection. Il existe trois types de fouilles : programmées (demandées par les universités, les IP ou les IM), de sauvetage et en accompagnement des aménagements. Les deux derniers types sont à la charge des IP et des IM. Entre 2016 et 2020, 4 260 fouilles ont eu lieu en Chine (environ 850 par an), dont 1 127 programmées. La majorité se déroule en contexte rural et il n'y a pas d'archéologie urbaine au sens français du terme. Avant une fouille, on organise souvent un carottage systématique à la *Luoyang chan**. De manière traditionnelle, on fouille en carrés de 5 ou 10 m de côtés orientés vers le nord. Les fouilles sont manuelles, menées par des étudiants et des paysans locaux salariés, il n'y a pas de bénévolat et le recours à la mécanisation est interdit. L'enregistrement est fait par journaux de carré. De gros changements sont demandés depuis la publication en 2009 du nouveau Règlement sur les pratiques de terrain : enregistrement par fiches d'unité stratigraphique intégrées à une base de données, échantillonnage systématique pour flottation, comptage de tous les tessons, etc. Ces pratiques sont encore loin d'être généralisées.



Carottage à l'aide d'une *Luoyang chan*. © G. Gueguen, P. Sebillaud, MAFNEC

2.3 Océan bibliographique et enseignement

Comme tous les domaines des études chinoises, l'archéologie représente un océan bibliographique qui augmente sans cesse, grâce à ses deux grandes maisons d'édition et aux dizaines de revues spécialisées.

Fin 2019, 99 établissements d'enseignement supérieur dispensaient des formations dans les domaines de la culture jusqu'au master et 30 des licences d'archéologie, diplômant chaque année 1 500 élèves. Pour compenser les départs en retraite, il faudrait que 400 d'entre eux intègrent les institutions culturelles à tous les niveaux. Mais dans la pratique, les institutions provinciales et nationales intègrent tous les ans moins de 80 diplômés d'archéologie.

Les districts ne peuvent presque jamais en recruter. L'enseignement historique centré sur les périodes anciennes domine et la typologie est la méthode reine. On enseigne peu les techniques de production. Il n'y a ni céramologie, ni géomorphologie au programme. L'archéologie funéraire est centrée sur les objets et conçue séparément d'une anthropologie physique de laboratoire, dont les analyses se limitent souvent à la détermination de l'âge, du sexe et de la race du défunt. La paléopathologie commence à être enseignée. La formation des élèves est centrée sur la Chine : il existe très peu de cours sur l'archéologie d'autres pays. L'enseignement des langues étrangères ne forme pas à la communication et rend également difficile la constitution d'équipes pour les projets menés à l'étranger. Une contradiction existe entre le niveau d'éducation et les besoins techniques : un diplômé niveau master ou doctorat ne peut pas demander une place de dessinateur, restaurateur ou technicien de laboratoire. Ces spécialistes, formés dans les établissements d'enseignement professionnel, n'ont pas le niveau requis par les institutions publiques. Depuis 1990, les IP ne recrutent plus ce personnel en CDI.

3. Découvertes récentes et changement de perspectives

Voici quelques-unes des plus célèbres découvertes faites en Chine ces dernières années. Cette liste, non exhaustive, qui va de la Préhistoire à l'époque contemporaine, souligne la vaste étendue du spectre chronologique des découvertes faites dans ce pays et la richesse de son patrimoine archéologique.

3.1 L'homme de Denisova en Chine

L'homme de Denisova a été identifié en 2010 grâce à l'ADN d'un os mis au jour dans une grotte de l'Altaï en Russie. Des éléments de l'ADN des Denisoviens subsistent dans les populations asiatiques et pacifiques. Ils étaient donc présents sur une grande partie du continent asiatique au cours de la Préhistoire. En 2019, une mandibule découverte dans la grotte de Baishiya à Xiahe dans le nord-ouest de la Chine a été datée de 160 000 ans. L'analyse des protéines prouve qu'elle appartient à une population proche des Denisoviens. Cette découverte, à 3 300 m d'altitude, montre la capacité d'adaptation à un milieu pauvre en oxygène du plus ancien hominidé découvert sur le plateau tibétain. Il reste encore beaucoup de spécimens à étudier dans les collections chinoises, nombre d'entre eux pouvant être des Denisoviens.



Dent issue des fouilles de la grotte de Denisova, dans le sud de la Sibérie.
© Institut Viola Bence / M. Planck / DPA / Leemage

3.2 Les plus anciennes poteries du monde

Les plus anciens tessons du monde ont été découverts dans le sud-est du pays, sur les sites de Xianrendong et Diaotonghuan au Jiangxi (18000-13000 avant notre ère) et de Yuchanyan au Hunan (16300-15500 avant notre ère). Une douzaine de sites du sud de la Chine et quelques-uns dans la région de Pékin ont livré des poteries datées de plus de 10 000 ans. Depuis 2011, l'identification de céramiques sur le site de Houtaomuga dans le Jilin, datées entre 10900 et 9100 avant notre ère, comble un vide sur la carte de répartition de ces poteries, associées à des économies basées sur les milieux aquatiques, et met en évidence le lien entre les premières céramiques du nord-est et celles de Sibérie orientale.



Tessons de Houtaomuga phase I. © Wang Lixin

3.3 bouleversements des schémas préétablis pour l'âge du Bronze

Le site de Shimao bouleverse la compréhension du « centre » et des « périphéries » de la Chine ancienne. Dans le nord du Shaanxi, Shimao était considéré comme une partie de la Grande Muraille depuis les années 1970. Mais les travaux commencés en 2011 ont révélé le plus grand site de son époque (2300-1800 avant notre ère) avec ses 400 ha et de gigantesques constructions en pierre. Au centre du site s'élève une place forte au sommet d'une colline où sont aménagées 11 plateformes de taille décroissante (de 24 à 8 ha, pour 70 m de haut) en terre damée avec des murs renforcés de poutres et parés de pierres parfois sculptées. L'enceinte intérieure contient quartiers d'habitation, cimetières et ateliers. Le rempart extérieur comprend des bastions et des entrées en barbicanes décorées d'enduits peints. Des jades ont été insérés dans la maçonnerie des monuments. La production d'objets en métal et en os dans le quartier palatial indique un contrôle direct par les élites. Shimao fut le centre d'un système d'habitat hiérarchisé de plus de 4 000 sites. De nombreux symboles par la suite associés aux Trois Dynasties* sont nés ici. Autour de 2000 avant notre ère, Shimao, comme Liangzhu et Hongshan, prouvent l'existence d'immenses centres dans ces « périphéries ».



Mur de la plateforme palatiale de Shimao avec poutres en bois. © Liu Xiaoxi

3.4 Les trésors de Liu He, marquis de Haihun

Entre 2014 et 2016, l'IP du Jiangxi a fouillé, sous l'œil des caméras, une immense tombe carrée avec une rampe et des compartiments en bois où les objets étaient entreposés selon leurs fonctions. Plus de 10 000 artefacts témoignent de l'artisanat de la plus haute qualité qu'un noble du I^{er} siècle avant notre ère emportait dans l'au-delà : 478 objets en or, 2 millions de monnaies (10 tonnes !), 3 000 objets en bronze, 500 en jade, 3 000 en laque, 500 en céramique, bambou, vannerie, argent, textile, et des textes sur 5 200 lamelles de bambous. La tombe contenait un paravent portant le plus ancien portrait de Confucius, une version non transmise de ses *Entretiens*, etc. Le défunt, appelé Liu He (vers 93-59 avant notre ère), est le petit-fils de l'empereur Wu des Han (156-87 avant notre ère). Après avoir régné pendant 27 jours en 74 avant notre ère, il est déchu et nommé marquis de Haihun. C'est la seule tombe d'un ancien empereur Han fouillée récemment. Il s'agit de la fouille (non sous-marine) la plus chère de l'archéologie chinoise et la plus médiatisée de ces 10 dernières années.



Lingots en or de la tombe du marquis de Haihun. Pékin, musée de la capitale.
© Lou-Foto / Alamy banque D'Images

3.5 Des épaves défrayant la chronique

La naissance de l'archéologie sous-marine est liée à la découverte de l'épave « Nanhai I » en 1987 qui, vingt ans après, a été remontée dans une cage d'acier gigantesque (pour 13 millions de dollars...) puis fouillée pendant plus de dix ans sous les yeux du public. Ce vaisseau de 30 x 9 m, échoué au large du Guangdong au XIII^e siècle, a livré 80 000 artefacts en or, en argent et en porcelaine et 6 000 monnaies. C'est l'un des plus anciens et des plus grands navires marchands chinois jamais découverts. Il a permis de former les équipes d'archéologie sous-marine qui sont maintenant reconnues sur la scène internationale. Depuis 2017, une autre épave défraie la chronique, celle d'un vaisseau de Zhang Xianzhong (1606-1647), leader d'une révolte paysanne qui s'empara du Sichuan au milieu du XVII^e siècle et aurait perdu 1 000 bateaux et tous ses trésors dans la rivière Min en 1646. Amplement pillé, le site de Jiangkou, fouillé après drainage du lit de la rivière, a confirmé la légende : le site a livré d'énormes quantités d'or, d'argent et de monnaies.



Epave Nanhai I, conservée au Musée des Routes de la Soie maritimes du Guangdong.
© Unesco / U. Guérin

3.6 La naissance de l'archéologie contemporaine

Comme en Europe, l'archéologie des périodes les plus récentes naît d'une archéologie de la guerre. Le navire *Dandong I*, coulé lors de la première guerre sino-japonaise en 1894, est un premier exemple. La fouille de l'Unité militaire de recherche bactériologique 731 de l'armée japonaise, implantée à Harbin en 1936, a révélé le fonctionnement des laboratoires, des prisons et des fours crématoires ; son rapport de fouille est le premier portant sur des vestiges du XX^e siècle.

3.7 Des ateliers révélant les ressources de l'État

Moins médiatisée, la découverte d'ateliers participe à la diversification des problématiques archéologiques au cours de ces 10 dernières années. En 2014, à Yinjiawopu, un site du nord-est de la Chine daté du XIII^e s., des fosses de lixiviations ont été mises au jour. Ce type de fosse fonctionne comme un filtre où les terres salées récoltées au bord du lac attenant étaient lentement lavées, l'eau récupérée était ensuite bouillie pour obtenir du sel. Cette découverte met en lumière l'exploitation de ressources variées dans des milieux inhospitaliers. Dans le sud, à Fengdu, Luocheng et Guiyang, une soixantaine de sites de production de zinc datés du XVI^e au XVIII^e siècles ont été identifiés. L'étude des processus de transformation des minerais en zinc, destiné aux monnaies en laiton, dont la production a explosé au XVIII^e siècle, fait avancer l'histoire des techniques et du contrôle des ressources par l'État.



Fosse de lixiviation de Yinjiawopu. © P. Sebillaud

Encadrés

Jades millénaires

La culture du jade (néphrite) occupe une place particulière en Chine. Les jades apparaissent il y a plus de 10 000 ans dans le nord-est du pays. Autour de 3000 avant notre ère, ils sont produits le long du littoral, la tendance générale étant à une transmission du nord au sud et d'est en ouest. Le travail du jade est à la pointe de la technologie protohistorique : dès 7000 avant notre ère naît la technique de découpe à la corde avec du sable ; autour de 5000 avant notre ère, la rotation d'un poids donne une force mécanique à un foret en pierre ; autour de 2 000 avant notre ère, des scies à disque découpent des pièces de moins de 1 mm d'épaisseur. Les jades sont d'abord le support de croyances religieuses, mais autour de 2000 avant notre ère, ils symbolisent pouvoir royal, prestige et richesse, puis autour de 500 avant notre ère, on fait d'eux les symboles des vertus sociales. Au début de notre ère, on leur attribue enfin le pouvoir de conserver la vie.

Deng Cong, université du Shandong



Anneaux d'oreille en néphrite de Xinglongwa, 5500 av. n. è. © Deng Cong

De Liangzhu à Wu et Yue : la région du Taihu

Autour du lac Taihu, près de Shanghai, des cultures à l'économie basée sur la riziculture et un haut niveau artisanal se sont développées entre la fin du Néolithique et la dynastie Zhou. Les sociétés de Liangzhu (vers 3300-2300 avant notre ère), de Wu et de Yue (vers 1000-300 avant notre ère) ont formé de véritables États. La société théocratique de Liangzhu reposait sur les savoirs, les ressources, les techniques et le système de distribution des jades. Après son effondrement, des traditions de la culture céramique à motifs imprimés du sud-est remontèrent vers le nord, des traits des Trois Dynasties descendirent vers le sud. Les cultures de Wu et de Yue apparurent à l'époque Zhou, produisant tombes à tumuli, céramiques dures à décors imprimés, les premiers grès et des armes en bronze de qualité.

Fu Lin, université de Xiamen



Cong néolithique en jade à sept étages. Culture de Liangzhu (3300-2300 av. n. è.). 19,50 cm.

© Paris, musée Guimet – musée national des Arts asiatiques. RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / T. Ollivier

Les vases rituels en bronze

La production des vases rituels en bronze est l'activité artisanale la plus complexe de l'Antiquité. Ces objets, pour la réalisation desquels il fallait mettre en œuvre de nombreuses ressources naturelles et sociales, sont le symbole de l'aristocratie. Dès leur apparition, dans la culture d'Erlitou (1900-1600 avant notre ère), ils deviennent des objets rituels essentiels pour les nobles, cette tradition se poursuivant jusqu'à l'époque des Royaumes combattants. Sous les Shang, les progrès techniques permettent de les couvrir de nombreux motifs, faisant d'eux des œuvres d'art majeures. À partir des Zhou de l'ouest, les inscriptions sur les vases s'allongent, augmentant leur valeur esthétique et historique. Ils constituent la source la plus importante pour la connaissance de la politique, de l'histoire et du développement technologique de la période pré-impériale.

Chen Xiaosan, université du Shanxi



Bassin *pen* en bronze du cimetière de Wayaopo à Linfen au Shanxi, fin VIIIe-début Ve s. av. n. è.

© Chen Xiaosan

Importance des armes en bronze

À l'âge du Bronze, rituels et guerres constituent les deux pans de la vie politique. Si les vases et les instruments de musique en bronze témoignent de l'importance des rituels, les armes matérialisent les hauts et les bas de l'existence des États. Plus souvent endommagées ou détruites que les objets rituels, elles constituent de bons marqueurs chronologiques car leur date de production est souvent plus proche de leur date d'enfouissement. Leur utilisation varie selon les conditions géographiques et les traditions culturelles. Leur morphologie s'adapte constamment à l'évolution des combats. Il existait des types régionaux uniques mais les influences se font aussi sur de longues distances au travers des guerres, des migrations et des échanges culturels. Leur étude permet de mettre en perspective le développement et le déclin des Trois Dynasties, de mieux comprendre les relations politiques des dynasties de la Plaine centrale avec les entités voisines, et de compléter les sources textuelles dans le domaine militaire.

Jing Zhongwei, université du Jilin



Epée provenant de Liyu (Datong, Shanxi), présentant une inscription de 20 caractères. Bronze incrusté d'or, d'argent et de turquoise. Ve-IVe siècles avant notre ère.

Archéologues femmes

Quelques femmes se font un nom dans la discipline dès les années 1930. On peut retenir Zeng Zhaoyu (1909-1964), épigraphiste, qui publia en 1937 le premier ouvrage de muséologie en Chine, puis fut directrice du musée de Nankin, menant des prospections au Yunnan et fouillant des tombes rupestres Han. Après 1949, des femmes furent à l'origine de grandes découvertes, comme Zheng Zhenxiang (1929-), directrice de l'équipe de Yinxu, qui fouilla la tombe de Fu Hao, Liu Yiman (1940-), sa collègue, fouilla et publia la majorité des *jiaguwen** découverts au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, ou Wang Jin (1926-2020), directrice des fouilles de Panlongcheng. Depuis les années 1980, une nouvelle génération s'illustre en archéométrie : la chercheuse la plus célèbre est Fu Qiaomei (1983-). Formée à l'Institut Max Planck, elle accumule prix et titres prestigieux pour ses travaux sur l'ADN ancien. Liu Li (1953-), professeure à Stanford, a publié les plus récents manuels de protohistoire chinoise en langue anglaise. Les femmes s'engageant dans ce domaine sont de plus en plus nombreuses ; elles sont employées dans l'enseignement supérieur, mais restent rares dans les postes de terrain (IP et IM).

Yang Lin, université du Heilongjiang

L'archéologie du genre

En Chine, l'archéologie du genre n'est pas apparue à la suite du mouvement féministe occidental. Avant les années 1980, les recherches fondées sur la théorie marxiste consistaient à identifier des sociétés « matriarcales » à partir du mobilier de tombes néolithiques. Au début du XXI^e siècle, des ouvrages de *gender archeology* sont traduits en chinois. Profondément influencée par la pensée américaine, l'archéologie du genre est encore principalement consacrée aux différences de traitement funéraire en Protohistoire. D'autres problématiques, comme l'utilisation des données de l'archéologie de l'habitat, les divisions spatiales genrées, ou les questions d'identités, ne sont pratiquement pas abordées. On trouve les recherches les plus innovantes dans les thèses de doctorat les plus récentes.

Yang Lin, université du Heilongjiang

Définitions*

jiaguwen

Premières traces écrites, ces inscriptions oraculaires gravées sur omoplates d'ovidés et plastrons de tortue, sont issues de pratiques divinatoires menées par le roi, les princes et leurs devins. Plus de 160 000 fragments portant des caractères sont répertoriés à travers le monde, la grande majorité provient de Yinxu (1250-1050 av. n. è.). Avec les inscriptions sur bronze (*jinwen*), il s'agit des principales sources épigraphiques de l'époque des Shang et des Zhou occidentaux.

Shiji

Le *Shiji* (*Mémoires historiques*) est l'histoire officielle rédigée par Sima Qian (145-86 av. n. è.). Ses 130 chapitres décrivent l'histoire des Xia au règne de l'empereur Xiao Wu (140-87). Ce texte a servi de modèle aux histoires dynastiques suivantes.

Trois Dynasties

Le *Shiji* commence avec trois dynasties : les Xia (à l'existence controversée, début du IIe mill. av. n. è.), les Shang (1600-1050 av. n. è.) et les Zhou (1050-256). On distingue les périodes des Zhou occidentaux (1050-771), Printemps et Automnes (771-481) et Royaumes Combattants (481-221 av. n. è.). On parle aussi de Chine pré-impériale avant l'unification par Qin Shihuang en 221 av. n. è.

Luoyang chan

La barre à mine ou tarière-gouge de Luoyang est un outil unique à l'archéologie chinoise permettant de faire des carottages à la main. Emblématique à la fois des pilleurs et des archéologues, il est très efficace dans les terrains limono-sableux couvrant la majorité du pays.

Pour aller plus loin

Le site internet de l'IA de la CASS : <http://kaogu.cass.cn/>

DEBAINE-FRANCFORT Corinne, *La redécouverte de la Chine Ancienne*, Gallimard, Paris, 1998.

ELISSEFF Danielle, *Art et archéologie : la Chine du Néolithique à la fin des Cinq Dynasties (960 de notre ère)*, Ecole du Louvre, RMN, Paris, 2008.

FU Lin 付琳, *Wu Yue zhi ji: Jiangnan diqu zaoqi guojia xingtai bianqian* 吴越之迹：江南地区早期国家形态变迁 [Les traces de Wu et Yue : L'évolution des anciens états du Jiangnan], Xiamen University Press, 2020.

LIU Li et CHEN Xingcan, *The Archaeology of China: From the Late Paleolithic to the Early Bronze Age*, Cambridge University Press, 2012.

SEBILLAUD Pauline, LIU Xiaoxi et WANG Lixin, « Investigation on the Yinjiawopu Site, a Medieval Salt Production Workshop in Northeast China », *Journal of Field Archaeology*, vol. 47, 2017, p. 1-15.

THOTE Alain, *Chine, l'énigme de l'homme de bronze : archéologie du Sichuan (XIIe-IIIe siècle av. J.-C.)*, Musée Cernuschi, Paris-Musées, Findakly, 2003.

THOTE Alain et FALKENHAUSEN Lothar VON, *Les soldats de l'éternité : l'armée de Xi'an*, Pinacothèque de Paris, 2008.

VENTURE Olivier, « Nouvelles sources écrites pour l'histoire des Qin », *Journal Asiatique*, vol. 301, n° 2, 2013, p. 501-514.